

## Un dernier entretien avec Jean Combier

Octobre 1946. Dans la grande salle du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, Madeleine Alézaïs et André Leroi-Gourhan, 35 ans, donnent leur cours d'ethnologie à une petite assistance de cinq ou six étudiants, dans une ambiance plutôt familiale. Parmi eux, Jean Corbel, ancien instituteur faisant des recherches en préhistoire, géologie et géographie physique, grand sportif et familier des pays du Nord, dont le Spitzberg et le Groenland qu'il explorera plus tard avec Paul-Émile Victor. Corbel assistait assidument à ces enseignements pour obtenir un certificat d'ethnologie. Il dirigeait depuis peu une petite opération archéologique dans la grotte des Pommiers, près de Villefranche, où il avait accueilli un fouilleur originaire du Mâconnais. Un jeune homme d'une petite vingtaine d'années, fasciné de préhistoire et qui revenait d'Autriche où il avait servi comme chasseur alpin dans l'armée d'occupation. L'un de ces gamins tombés trop tôt dans la marmite de Rosny aîné et qui ne rêvait plus que des tribus préhistoriques dont les restes avaient fait grand bruit dans la région de la roche de Solutré. Corbel l'avait invité à venir au Muséum rencontrer Leroi-Gourhan lors de l'un de ses passages éclairs sur Lyon. Leroi-Gourhan avait en effet été envoyé par Marcel Griaule à ce poste qui lui offrait une charge d'enseignement légère mais lui demandait d'incessants allers-retours depuis la capitale. « Leroi-Gourhan était un professeur "turbo-train", toujours sur le trajet entre Lyon et Paris où il résidait. »

« Cette première rencontre était passablement maladroite car je suis arrivé en plein cours et j'ai fait irruption pour lui présenter quelques trouvailles. Je voulais lui montrer les cailloux que j'avais récoltés dans la Bresse et la Dombes ainsi que sur une carrière à Ambérieux : quelques bouts de quartzites que je présentai comme venant de niveaux pliocènes ! Il m'a d'abord dit d'attendre la fin du cours, mais comme j'insistais sur l'importance de la découverte, il les a rapidement examinés et me les a rendus en me disant d'un ton courtois mais ironique : "Revenez donc avec un crâne de Sinanthrope, et on en reparlera". » Présentations étaient faites entre Jean Combier et le jeune professeur parisien.

Trente-six ans plus tard, en 1982, c'est le même Combier qui allait organiser le seul colloque rendu en hommage à Leroi-Gourhan de son vivant, sous l'impulsion de Françoise Audouze et du maire de Roanne de l'époque, Jean Auroux, alors ministre du Travail. « Nous avons organisé la visite du grand village gravettien de la Vigne Brun. Lorsque nous l'avons présenté aux congressistes, il y avait trois habitats visibles, et Leroi-Gourhan (qui y est monté à la fin du congrès en 4 × 4 avec Francis Hours) était impressionné par l'ensemble, aussi bien le site que la fouille et l'abri. Leroi-Gourhan y avait fait une communication sur les structures de la grotte du Renne. Je me souviens bien aussi de la présentation de François Poplin sur la place du cheval dans la Préhistoire : il avait

été particulièrement brillant, et épique. À titre anecdotique, nous avons profité du colloque pour organiser un repas "préhistorique" avec du renne importé par la Maison du Danemark. Il avait été préparé avec une sauce grand veneur et c'était une expérience nouvelle pour la plupart d'entre nous. »

Un sacré parcours pour le jeune homme fougueux, quasi incontrôlable dès qu'il s'agissait de préhistoire, et qui s'était fait poliment, mais assez sèchement, remettre à sa place au Muséum de Lyon. Un parcours sur le tas, au contact direct des témoins archéologiques. « J'ai d'abord fait mes études secondaires à Lyon. Je me passionnais pour la préhistoire, mais pas pour les études supérieures... Après le bac j'ai eu envie de... enfin, d'avoir une certaine autonomie... et donc j'ai passé un concours administratif "Postes et Télécoms" et j'ai commencé une petite carrière pendant quelques années de préhistorien amateur. C'est là que j'ai fait des fouilles à la grotte de Néron, que j'ai publiées avec quelques autres publications sur les sites du Mâconnais qui m'ont mis en rapport avec Frank Bourdier qui était mon grand inspirateur de l'époque. (...) J'ai eu cette formation de terrain avec Bourdier qui était un très bon quaternariste quand même. »

À la suite de la rencontre avec Leroi-Gourhan, Combier suit les cours au laboratoire de géologie de Lyon où se trouvent déposées des collections de préhistoire très importantes, notamment tout le matériel des fouilles de 1907 à 1925 de la roche de Solutré. L'occasion est trop belle de se pencher sur ces séries prestigieuses du Mâconnais qu'il aime tant, à deux pas de chez ses grands-parents et où il allait régulièrement dès l'âge de dix ans ramasser des ossements en surface. Il est fasciné par le silex, et sa réputation d'excellent typologiste se trouve assez rapidement établie. Il étudie sur Lyon les collections de Solutré pendant deux ans et profite de passages sur Paris pour réunir la documentation restée inédite. « Bourdier avait sur Paris un petit deux-pièces merveilleusement placé dans le V<sup>e</sup>, derrière le Muséum et la mosquée de Paris, rempli avec le meilleur goût de meubles xviii<sup>e</sup>. » « Bourdier ne conduisait pas, alors moi j'avais une voiture et on allait sur les gisements. D'ailleurs quand j'allais à Paris, de temps en temps, voir l'abbé Breuil en particulier, je l'emmenais avec moi. » « J'avais rendez-vous au musée de l'Homme avec Breuil pour examiner du matériel de Solutré. Il devait aussi me passer de la documentation qu'il avait sur le site, dont de nombreuses notes prises à la suite des fouilles de 1907, quand il s'y était rendu à l'appel d'Arcelin pour un contrôle stratigraphique à l'époque de la bataille aurignacienne. Pour lui, la vallée du Rhône ne pouvait rien comporter de majeur, l'essentiel se trouvant dans le seul domaine franco-cantabrique. » Il en sortira la première synthèse sur Solutré, avec Marcel Thorval et Raymond Riquet, sous la forme d'un volume de 224 pages, en 1955.

C'est lors de ces passages à Paris qu'il rencontre Raymond Vaufrey, dont il deviendra rapidement proche. « Il habitait un studio d'artiste dans le quartier de l'Observatoire et j'allais souvent le voir lorsque je passais à Paris. Il avait d'ailleurs pensé à moi pour lui succéder à la tête du laboratoire d'anthropologie préhistorique de l'École pratique des hautes études et j'en ai été le directeur adjoint. De même, pour *L'Anthropologie*, il aurait bien voulu que je m'en occupe, me trouvant plus soigneux et moins "fouillis" que les Bordes... Cependant, j'avais déjà fait pour *L'Anthropologie* de nombreux comptes rendus de lecture et je savais bien que ce type de travail, s'il était fait systématiquement en tant que responsable d'une revue, était incompatible avec une réelle activité de terrain et signifierait pour moi l'arrêt des fouilles. »

Issu d'une famille modeste d'enseignants en région lyonnaise, il s'engage dans une carrière au service des postes de Valence. C'est à cette époque qu'il rencontre Edmond Beaux, et surtout Maurice Veyrier, personnage rigoureux, sec diront certains, mais d'une grande générosité. C'est un imposant directeur d'école à Châteauneuf-du-Rhône, et reconnu dans le milieu assez fermé des préhistoriens des gorges de l'Ardèche. Il est alors correspondant pour la Société préhistorique française, investi d'un statut qu'il endosse avec rigueur. Veyrier est à cette époque une véritable institution en Ardèche et la poignée de piocheurs amateurs, André Obenich, René Gilles, les frères Huchard, font systématiquement appel à lui pour expertiser leurs trouvailles, et parfois pour montrer patte blanche auprès de l'administration. C'est le cas en 1947 lorsque Veyrier tente de rattraper et de couvrir les dégâts advenus lors de la découverte de la sépulture d'enfant du Figuier auprès du colonel Louis, première génération des directeurs des Antiquités de la circonscription de Montpellier. Veyrier est alors reconnu comme « le » préhistorien de l'Ardèche lorsqu'il reprend, à la suite des travaux de Beaux interrompus par la guerre, le site prestigieux de la grotte de Néron. C'est une caverne fouillée de manière presque continue par les explorateurs ardéchois depuis 1869 à la suite de sa découverte par le comte Lepic, personnage haut en couleur, l'un des meilleurs copains de Degas. Il ne reste alors presque rien d'exploitable dans la caverne, mais Veyrier tente le coup. Combiere a alors 24 ans. Coincé en semaine au service du tri postal de Valence, il voit passer les lettres à l'adresse de Veyrier, écrivant rapidement au crayon sur l'enveloppe : « Je serai avec vous dimanche à Néron, ton ami, Jean ». Il en sortira l'un de ses premiers articles en 1951, amorçant vraiment sa carrière de préhistorien.

Il s'était formé seul, et en tirait une sorte d'humilité profondément humaine qu'il habillait du cortège des grands de son temps qui furent eux-mêmes de remarquables autodidactes. Il ne parlait jamais qu'en filigrane de son propre parcours. L'évocation de son chemin tournait systématiquement à la présentation de ses guides. De ceux dans lesquels il mettait ses pas, Breuil, Leroi-Gourhan et Bordes en premier lieu. Bien qu'engagé dans une carrière au service des postes de Valence, il se trouve déjà, à 25 ans, auteur de quelques articles, et dirige plusieurs

prospections et petites fouilles en Mâconnais et surtout attaché à l'étude des collections prestigieuses de Solutré. Il est mobile avec sa voiture et traverse avec passion la France de gisement en gisement, côtoyant régulièrement Bourdier, Breuil, Vaufrey et Jean Piveteau, qui décide de le sortir de sa torpeur et le prend sous son aile.

« Jean Piveteau, professeur à la Sorbonne, m'a dit : "Écoutez, faut pas rester comme ça, vous avez une vocation de chercheur, il faut rentrer au CNRS, je vous parraine et je présente votre candidature comme attaché de recherche". Et je suis entré au CNRS, la même année que Henry de Lumley d'ailleurs, et donc Piveteau me dit : "Je vais vous donner un sujet. Le bassin du Rhône est une région qui est presque *terra incognita* pour le Paléolithique. Moi j'aimerais bien qu'il y ait un véritable panorama pour le Paléolithique en allant du plus ancien jusqu'au plus récent et qui puisse se comparer avec la région classique de la Charente, de la Dordogne, des Pyrénées". »

Bordes aussi pousse Combiere vers une carrière de chercheur. Ils avaient assidument échangé tous les deux à la suite de ses premières parutions qui évoquaient des pointes Levallois très particulières découvertes à la grotte de Néron et dont Bordes ne connaissait aucun équivalent dans le Sud-Ouest. Combiere accepte alors en 1952 un emploi contractuel de technicien au CNRS en tant que statisticien adjoint au laboratoire de géologie. Il intègre le CNRS par la petite porte, et principalement grâce à ses travaux, mais cette décision le place dans une position incertaine quant à son avenir. « J'ai abandonné mon poste de titulaire dans l'administration pour rentrer dans une carrière quand même euh... plus aventureuse... de contractuel au CNRS. » Piveteau articule alors son sujet de thèse sur l'Ardèche, sur laquelle rien n'était fait. Ses premiers pas au sein du CNRS seront dans le labo de Thorval à partir de 1952, mais il ne rentre en tant qu'attaché au CNRS, en géologie, qu'en 1959. Il faut dire qu'à cette époque il est déjà reconnu nationalement comme un expert du silex et a amassé de très larges connaissances sur les gisements des gorges, en particulier grâce à l'accès aux riches collections liées au réseau Veyrier.

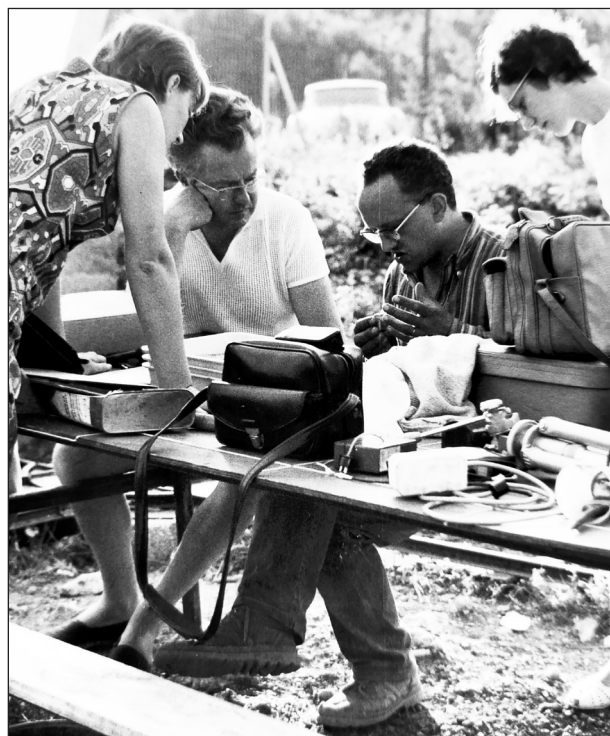
À cette époque Bourdier était à la fois directeur des Antiquités et conservateur du musée d'Annecy. En 1955-1956, Combiere devient son assistant, après avoir été son correspondant, et prend sa succession en 1957 à la tête de la circonscription. « Je me souviens qu'à l'époque il y avait notamment Sylvain Gagnière en Languedoc-Roussillon et le colonel Louis dans le Midi. De fait, selon le découpage territorial d'alors, j'étais donc, comme Bourdier avant moi, en charge de deux circonscriptions : Lyon et Grenoble. Directeur des Antiquités de deuxième génération, celle qui a pris le relais des pionniers qui avaient été mis en place en application de la loi de 1942. »

Piveteau et Bordes l'incitent à cette époque à remplir un programme sur la base de grands sondages sur toute cette zone, de la Saône-et-Loire à l'Ardèche. « Et c'est donc sur le Paléolithique de l'Ardèche que j'ai soutenu ma thèse en 1963, publiée à Bordeaux en 1967, dans la grande collection de chez Delmas. » Sa thèse va se

concentrer sur l'espace du canyon de l'Ardèche, à l'exclusion des autres sites du département qu'il avait pourtant exploités dès 1950, comme la grotte de Néron. Une thèse monumentale et qui balaye alors l'intégralité du Paléolithique. Cette étude marque un pivot dans la recherche régionale et aura un impact bien au-delà de l'Hexagone. L'ouvrage, un monument éditorial, représente encore une source irremplaçable et il faut garder en mémoire que ce travail reste aujourd'hui pratiquement exhaustif quant aux données acquises, induisant aussi que, près de soixante ans plus tard, et en dehors de Chauvet, aucun site majeur, de l'Acheuléen à l'Azilien, n'a ici émergé depuis la parution de cet édifice d'érudition. Son iconographie remarquable participe du caractère imposant de l'œuvre. « C'est Bouyssonie qui m'a appris à dessiner, j'allais chez lui à Brive avec mes silex. » Quant à son édition, en 1967, elle va demander à Combiér et à sa famille un effort singulier, le contraignant à déménager pour vivre une année durant sur la région de Bordeaux afin de pouvoir assurer l'aboutissement éditorial de cette masse de données. Il est alors chargé de recherche au CNRS, position qu'il obtient un an après sa soutenance, en 1964, et qui lui permet de se retrouver dans l'équipe (ER 46) de Max Escalon de Fonton.

À partir de la réforme de 1965, qui réorganise le découpage de la France en fonction des « régions de programme », Combiér a en charge les huit départements de la région Rhône-Alpes. « Je travaillais avec une cinquantaine de correspondants et grâce à ce système de surveillance, la moyenne était d'environ une alerte par semaine. Tous mes correspondants avaient une carte d'accréditation qui était destinée à leur faciliter l'accès aux chantiers de travaux publics et privés. Ce réseau de correspondants était de mon fait, et ils étaient spécialisés dans la pré- et la protohistoire. J'ai commencé par mettre en place mon réseau de correspondants, avec qui je faisais des réunions annuelles. (...) C'est l'époque où Daugas a travaillé avec moi. J'avais de mon côté un fichier avec le double de leurs photos. Certains ont eu un avenir intéressant, par exemple Jean-Paul Thevenot, Aimé Bocquet ou René Desbrosses. Ces correspondants étaient nommés par le préfet de région et formaient ainsi un véritable réseau qui permettait à la circonscription d'être présente sur tout le territoire, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui. »

Il est alors nommé, pour 1964-1965, rapporteur pour l'archéologie préhistorique dans le cadre de la préparation du V<sup>e</sup> plan. Une position acquise sous l'influence de Leroi-Gourhan qui était très bien avec André Malraux, et de grands patrons comme Piveteau (président de l'Académie des sciences) ou Lionel Balout (ancien doyen de l'université d'Alger), et qui lui permet d'élaborer le rapport préparant, pour l'archéologie, les objectifs et modalités du V<sup>e</sup> plan quinquennal. « À ma connaissance, il n'y en a pas eu d'autres, ni avant, ni après... Dans l'idée de Piveteau, le V<sup>e</sup> plan devait permettre de faire des fouilles ciblées permettant des découvertes importantes et de donner plus de moyens aux Antiquités nationales, moins bien dotées que les fouilles françaises à l'étranger. J'ai donc rédigé le dossier selon ses indications, mais je n'ai



Jean Combiér sur le gisement d'Ornac Mattecarrinque discutant autour d'un biface venant d'être découvert (cliché : famille Combiér).

recueilli, de la part de Leroi-Gourhan, qu'une appréciation d'indifférence évasive. J'ai eu l'impression qu'il avait estimé que ç'aurait dû être à lui, qui venait de faire impression avec la fouille de Pincevent, de rédiger ce rapport... »

Combiér siègera au Conseil supérieur de la recherche archéologique pendant vingt ans, de 1964 à la réforme de 1985. « Nous recevions les dossiers à traiter par sacs postaux entiers ! Au début, les réunions du CSRA étaient de haut niveau et nous discussions de dossiers importants, bénéficiant assez souvent de la présence de Malraux. D'autres ministres ont eu une action efficace, comme par exemple Jacques Duhamel qui était un bon organisateur. D'autres, comme par exemple Maurice Druon, étaient plutôt des personnages particuliers. Druon jouait aux grands seigneurs et se faisait toujours précéder d'un huissier qui apportait un verre d'eau à sa place, avant qu'il ne "rentre en scène". Ce cérémonial nous avertissait ainsi de son arrivée imminente. » Il intègre alors plusieurs commissions dont celle des « écoles de fouilles », « et j'ai d'ailleurs eu à diriger des chantiers-écoles à Ornac et à Villerest. » Combiér est alors au sommet de sa carrière qui trace administrativement une ligne droite ascendante remarquable. Jean devient « maître (1972) et enfin directeur de recherche titulaire en 1985. J'étais alors directeur de l'UPR 46 (laboratoire de préhistoire méditerranéenne et rhodanienne), responsabilité que j'ai gardée jusqu'à ma retraite en septembre 1992. »

Mais son engagement dans les institutions nationales de la recherche ne passe jamais au premier plan. Pour lui, la préhistoire est une passion dévorante qui se vit au travers d'une archéologie vivante, active. Son engagement





Jean Combiere avec son technicien Jean-Louis Porte et le professeur Piveteau sur le gisement d'Ornac Mattecarrinque (cliché : famille Combiere).

dans le terrain est continu et sans concession, des années 1940 aux années 1990. « La première fouille que j'ai eu à faire a été à Saint-Martin-sous-Montaigu, en plein Mercurey. C'était avec Thevenot. » Suivront les fouilles de Néron, puis des ensembles de Vergisson avec les frères Marcel et André Jeannet et A. Aufranc. En dehors de simples sondages dont la liste représenterait un édifiant inventaire à la Prévert, Combiere enchaîne les opérations archéologiques, la Verpillère I, Vergisson IV, Payre, Chabot, le Figuier, le Maras, Ornac 3, Solutré, la Vigne Brun... Ses recherches impactent nos connaissances des premiers peuplements humains à la fin du Paléolithique. À l'image de son doctorat, c'est dans la diachronie que sa passion s'exprime. Il aime tout, et est avide de toute connaissance, marquant profondément son cercle familial « Sa journée de travail type à Romanèche commençait vers 10 heures du matin et se terminait à 2 ou 3 heures du matin, le jour suivant. On entendait la machine à écrire crépiter toute la nuit. Sa consommation diurne et surtout nocturne de tabac était énorme : tout y passait, tabac gris à rouler, Scaferlati, Amsterdamer et tabacs des Balkans pour une des dix à quinze pipes du râtelier, Gauloises, Ninas et Mecarillos. Il s'intéressait en dehors de la préhistoire à des tas de choses, des mortiers ou des cruches du Val de Saône jusqu'aux meubles arlésiens ou bressans et aux outils de vigneron, homologues modernes de ses chers bifaces. Il en faisait la typologie, les replaçant dans le cadre culturel local et précisant leur usage avec la même passion qu'il étudiait la technique Levallois » (famille Combiere, *in litteris*).

Il organise des chantiers-écoles nationaux pouvant accueillir 40 à 45 fouilleurs chaque année. C'est toute une génération de préhistoriens qui émerge de ces substrats. Il met en place ces formations sur des gisements de première importance et qui vont alors l'occuper sur deux décennies. Ornac 3, découvert en 1954 par les Héritier, Arsène et sa femme, émerge assez tôt sur ce parcours. Combiere met en place le premier sondage en 1959 et s'attaque à la séquence de manière continue de 1964 à 1972. « Au début, ce n'était qu'une petite doline perdue dans la garrigue, avec quelques bifaces, puis ce fut un site d'une ampleur formidable présentant 10 niveaux d'occupation sur 7 m de puissance. (...) Un Acheuléen sans éclats Levallois, évoluant assez vite vers un Acheuléen à Levallois prépondérant. Il y a également des restes humains (...) un site vraiment exceptionnel. » Il fouillera parallèlement la roche de Solutré, de 1968 à 1978, mais c'est la fouille de Villerest qui, de 1977 à 1985, prendra réellement la relève des imposantes opérations d'Ornac. « C'est la construction du barrage sur la Loire qui a provoqué la nécessité d'un vaste sauvetage. La fouille devait durer de longs mois, en altitude et sur des surfaces importantes. J'ai donc eu de nombreux contacts régionaux avec le préfet, notamment pour pouvoir disposer d'une structure de protection efficace. Or il s'est trouvé que la région disposait d'un reliquat de crédits du fait de la défection d'une troupe de théâtre qui, venant de se dissoudre, n'avait plus besoin de ses subventions d'équipement ! Nous avons donc bénéficié de cette situation et avons installé un très vaste abri, type hangar d'hélicoptère, supérieur à celui de Pincevent. Il a fallu faire des adaptations techniques car il était hors de question que des piliers de soutènement entament le sol paléolithique : l'architecte a donc créé pour l'occasion une vaste poutraison longitudinale, répartissant ainsi la charge sur les flancs, sans nécessité de piliers axiaux. » Bien au-delà des ensembles gravettiens, le site comportait en fait plusieurs niveaux d'occupation avec du Moustérien, du Gravettien et du Magdalénien. Sous l'abri à hélicoptère apparaissent alors les immenses structures d'habitat aux sols richement ocrés et à foyer central, « véritable village du Gravettien » dont aucun équivalent ne fut jamais rencontré en Europe occidentale mais qui trouve des échos bien précis dans les immenses cabanes en os de mammoth d'Europe orientale dont les travaux de Gerasimov, Praslov ou Boriskovski révèlent progressivement l'ampleur inattendue. Les équipes soviétiques sont à cette époque à la pointe mondiale des recherches sur le Paléolithique. C'est alors même qu'il se trouve confronté aux vastes structures de la Vigne Brun que Combiere rejoint le programme franco-soviétique, de 1977 à 1981. « À l'occasion du congrès de Moscou, nous avons été dans la région de Vladimir, à la limite de la toundra. Pour moi qui étais en cours de fouilles à Villerest, c'était tout à fait passionnant. J'ai d'ailleurs fait une présentation des fouilles de Villerest, avec le grand préhistorien qu'est Pavel Iossifovitch Boriskovski. (...) Le groupe, qui a fonctionné plusieurs années, n'était pas toujours composé des mêmes chercheurs français, mais j'y étais en permanence. Parmi les autres, il y a eu André



Colloque de Villerest en 1982 sur le gisement de la Vigne Brun. Jean Combiér présente le site à Leroi-Gourhan au centre. On reconnaît, parmi l'aréopage de chercheurs, Jean-Paul Thevenot, Jean Clottes, Michel Brézillon, Dominique Sacchi, Alain Tuffraut, Gérard Fosse, Anne-Sophie Leclerc (cliché : Philippe Soulier).

et Arlette Leroi-Gourhan, Henry de Lumley, François Bordes, René Desbrosses (...) D'une manière générale, ce programme franco-soviétique consistait en l'organisation d'échanges, sur plusieurs années, entre préhistoriens des deux pays. (...) En tout, j'ai été quatre fois en URSS. Nous devons faire des rapports de nos visites et échanger nos impressions et analyses des sites. Hélas, si les Soviétiques ont publié les résultats de leurs visites en France, la réciproque n'a pas été vraie. »

Mais si Combiér publie sur le tard, en 2002, une nouvelle monographie sur Solutré, près de cinquante ans après son travail avec Thoral et Riquet, ses engagements de terrain et auprès des instances nationales de l'archéologie ne lui permettent pas de tirer le véritable profit éditorial de ses propres travaux, et les monographies d'Ornac ou de la Vigne Brun ne verront jamais le jour, de même que les actes du colloque de 1982 en hommage à Leroi-Gourhan qu'il évoquait avec un réel regret. « Deux volumes de pré-actes ont été publiés et largement distribués à tous les participants. Aujourd'hui, bien que la préparation des actes soit largement avancée, que les textes soient faits et la plupart des corrections prises en compte, il n'en est malheureusement rien sorti. Il nous faudrait pour cela un financement et un support éditorial. »

Ces grands chantiers marquèrent l'apogée de la carrière de Combiér, Ornac 3, Solutré puis Villerest avec les hangars impressionnants, les postes de tamisage, les voies ferrées des wagonnets Decauville. « On était dans la France optimiste des Trente Glorieuses, sous la houlette de ministres brillants que Jean admirait comme André Malraux, puis Duhamel... Cela se passera moins bien avec les ministres suivants, Maurice Druon avec ses

prises en scènes théâtrales importées directement de la rue de Valois, Michel Guy et surtout Jack Lang. Il l'avait rencontré dès les premiers jours du septennat de François Mitterrand à Solutré lors de la rituelle ascension de la roche, et il avait été stupéfait de voir avec quelle énergie il repoussait tout autre courtisan essayant d'approcher le président pour rester près de son oreille, tout un art de cour digne du XVIII<sup>e</sup> siècle ! Par contre la ponctualité, politesse des souverains de ce siècle, n'avait plus cours en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Jean avait attendu comme tout le monde le président qui arriva, selon son habitude, avec un retard calculé, venant de chez ses beaux-parents clunyois. Dès cette rencontre, l'idée de faire un musée avait été suggérée. Après l'ascension, la descente de la roche se terminait par un excellent repas bourguignon arrosé de pouilly-fuissé chez le maire, restaurateur et journaliste automobile, Fernand Bucchianeri » (famille Combiér, *in litteris*). La construction des musées à Ornac et à Solutré, si elle marquait le sommet de ces recherches des années 1960 et 1970, en scellait aussi la fin, et par là le déclin de la carrière de Combiér. La retraite arrivait.

Combiér faisait partie de cette génération de fumeurs de pipes, passionnés, incisifs et modestes. « Son énergie était considérable, et avait un pouvoir percutant énorme car entièrement dirigée sur la préhistoire. Elle venait à bout de toutes les inerties, du manque total de diplôme et de relations familiales » (famille Combiér, *in litteris*). Proche de l'abbé Breuil, il avait côtoyé aussi Pierre Teilhard de Chardin, nous rappelant que ses maîtres, ses guides, furent des hommes d'un autre temps. Des hommes du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses fouilles à la grotte de Néron nous renvoient soixante-dix ans en arrière, en 1950. À



cette époque, les opérations du comte Lepic ne dataient que de quatre-vingts ans, plaçant sur une échelle temporelle les fouilles de Combier à mi-chemin entre nous et ce copain de Degas. Emporté dans ses propres passions, il ne parlait que difficilement de son propre parcours. L'homme se confondait totalement avec sa matière. Mais il nous nourrissait de mille anecdotes de la grande époque, de la bibliothèque tournante de Breuil dans son bureau, avenue de la Motte-Picquet, de ses vacances en caravane à travers l'Italie avec les Bordes, les de Lumley et les Leroi-Gourhan. Une voix hors du temps et qui vous plongeait dans des ambiances révolues. Combier a gardé un esprit vif jusqu'à la fin. Nos échanges étaient toujours accompagnés de bons repas, de grands vins de Bourgogne et d'une sacrée dose d'ironie, toujours gentille. Nous nous tutoyions, et ce n'était pas rien pour moi face à cet homme d'un autre temps. À plus de 90 ans, il m'évoquait ses copains préhistoriens emportés par la vie, disant « Je sais pas ce qu'ils ont tous à mourir », et m'enseignait que l'on doit rire de tout, surtout de sa mort, quand on la voit venir.

**Remerciements.** Cet ultime entretien avec Jean Combier n'a jamais eu lieu. Il aurait pu se construire sur nos vingt-six années d'échanges réguliers, mais c'est à sa mort que, faisant le bilan, je réalise que le puzzle d'une

vie est rempli d'immenses vides que l'on ne sait comment restituer. Je suis immensément redevable à Alain Combier, Philippe Soulier, Noël Coyer et Rob Hope d'avoir mis à ma disposition écrits, films et enregistrements de leurs échanges avec Jean Combier. Ils m'ont permis d'explorer mon dernier dialogue avec mon ami et maître, que j'apostrophais toujours respectueusement par « Maître Combier », comme d'autres ont pu dire « l'Abbé » pour Breuil, ou « le Patron » pour Leroi-Gourhan. L'exploration des dédales de ce parcours singulier mériterait d'être approfondie, son implication dans l'émergence des musées de Solutré et d'Orgnac, son engagement dans la reconnaissance et l'analyse des œuvres pariétales ardéchoises ou son refus de la position chronologique de Chauvet : « C'est comme si en découpant une fresque médiévale, on trouvait dessous la Joconde ! » Ce texte évoque un parcours et illustre, une dernière fois, la couleur de ce personnage remarquable. Je serai reconnaissant à tous ceux qui, l'ayant connu, ou possédant films, photos ou enregistrements, souhaiteraient les partager pour retracer plus finement encore ce chemin de préhistoire. Des éléments intéressants les travaux de Jean Combier sont accessibles sur le site de l'idref. Il revient à chacun de pouvoir en compléter et en améliorer progressivement la notice : <https://www.idref.fr/026796309>

Ludovic SLIMAK



Jean Combier à Orgnac Mattecarrinque avec un pistolet Spit à la main (cliché : famille Combier)